

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CROS Michèle et Julien BONHOMME (dir.), 2008, *Déjouer la mort en Afrique. Or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches*. Paris, L'Harmattan, coll. Études africaines, 168 p., bibliogr. (Élieth P. Eyebiyi)

Introduits par M. Cros et postfacés par J. Bonhomme, les chercheurs J. Bondaz, E. Guillermet, Q. Mégret, M. Michaud et D. Péaud s'interrogent tour à tour au fil de cinq chapitres sur les fétiches au Musée du Mali, la situation d'orphelin au Niger, l'eldorado burkinabé, la mise à mort des animaux durant les safaris au Bénin, et la célébration de la mort au Burkina-Faso. Leur projet: *Déjouer la mort en Afrique...*

L'ouvrage se propose d'éclairer les ressorts profonds de la conceptualisation de la mort en Afrique. La mort paraît chevillée à la vie; en témoignent les jeux d'enfants à travers la chasse aux petits animaux. Les plus grands préfèrent se réfugier derrière une nouvelle éthique non moins morbide: la mise à mort au cours de safaris dans le nord du Bénin. Ainsi que le montre Michaud, le décentrement de la mort au nom d'un tourisme écologique confirme la présence du rituel dans les pratiques de la chasse, entre évitement du sang, utilisation de métaphores pour exprimer l'acte de tuer, ou encore imputation de la cause de décès à l'arme chosifiée et non au tireur qui appuie sur la gâchette. À la frontière du tourisme et de la chasse, le safari avec ses règles et interdits, son éthique et ses procédés met en jeu de grosses sommes d'argent et utilise l'éthique comme vernis pour légitimer une opération qui, au fond, consiste en la suppression d'une vie pour le plaisir de l'humain.

Il n'y a pas de mort sans cause et la causalité peut être bonne ou mauvaise: cette logique détermine les rituels funéraires à observer. Entre funérailles douloureuses et funérailles festives, c'est le groupe social qui recherche une nouvelle cohésion, une nouvelle vitalité, pour conjurer l'épreuve de la mort et renaître à la vie. La mise en contexte de la mort confirme non seulement le lien entre la vie et la mort mais illustre aussi les enjeux et négociations auxquels elle donne lieu au sein du groupe social, ainsi que les aménagements qu'elle induit dans l'environnement physique immédiat. Péaud fait à juste titre remarquer que les funérailles sont de véritables «espaces de turbulence». En réalité, la mort est présente à tout moment, des jeux d'enfants aux activités plus professionnelles comme la course à l'or, ou plus cérémonielles comme les funérailles. Considéré comme dangereux, voire maléfique, l'orpaillage donne lieu à des rituels et pratiques religieuses controversés. En pays lobi, Mégret montre comment l'or subit une sorte de transmutation dans l'imaginaire pour passer du chaud au froid, perdant la «force» qu'il est censé contenir, afin d'être anthropologiquement habilité à entrer dans un circuit marchand où la vie et la mort cohabitent à tout instant. Entre ces deux dimensions de l'existence humaine subsiste un espace anthropologique intermédiaire, dans lequel les fantômes trouvent leur place. Bien que passés de vie à trépas, fétiches et masques au Mali trouvent une nouvelle vie grâce à l'afflux des touristes et à la personnification des objets. La relativité de la mort trouve son terrain d'expression au musée du Mali et Bondaz la restitue à travers l'analyse des métaphores auxquelles elle donne lieu. Par exemple, au Bénin, on dit parfois que le défunt est allé «à la rivière», «en brousse», «chercher des fagots», ou encore «dans la cendre».

Dans la dialectique mort/vie, la figure de l'orphelin apparaît essentielle : les contes séculaires montrent toujours l'orphelin comme un être malheureux et brimé de toutes parts mais qui arrive à prendre sa revanche sur la vie, sur ses proches, pour se réaliser et déjouer tous les pronostics. L'absence des parents apparaît comme une nouvelle émulation qui permet de triompher de la méchanceté des beaux-parents ou de la société. Habilité d'une nouvelle personnalité sociale du fait du statut d'orphelin, ce dernier est reconsidéré par les vivants qui doivent tenir compte des exigences des protections qui lui sont dues de par la tradition, mais aussi du fait des réalités modernes. Dans cette mesure, Guillermet en appelle à dépasser la conception de la mort comme une fin, pour la comprendre comme le point de départ d'une négociation sociale (p. 71).

Ce livre doit être lu sans aucune perspective culturaliste, par ailleurs peu productive. Les auteurs font tous remarquer que la mort apparaît comme une catégorie anthropologique transcendantale qui détermine, mais est déterminée également par les conceptions de l'Homme africain en tant qu'être total. Elle est un facteur de régulation sociale. En définitive, on peut retenir, en achevant de lire cet ouvrage, à l'instar de Birago Diop, qu'en Afrique « les morts ne sont pas morts ». Les cinq contributeurs et leurs deux mentors confirment en effet que cette poésie, encore récitée à l'école primaire, demeure d'actualité. Leur apport est d'en révéler le sens anthropologique, en touchant à une évidence intimement liée à la nature humaine mais souvent décriée, voire déjouée, pour le moins dans le rapport sémantique : la mort.

*Élieth P. Eyebiyi*  
*École Doctorale Pluridisciplinaire*  
*Université d'Abomey-Calavi, Porto Novo, Bénin*